

## Les moutons ne viendront pas.

Il neige sur Armentières.

La nuit tombe, le froid est vif, de rares voitures passent au loin, quelques piétons avancent précautionneusement. Il neige vraiment sur Armentières. Nous attendons le public, l'accordeur du piano, le repas des danseurs, les moutons.

La navette qui vient de Courtrai a fait demi-tour. Celle qui vient de Lille est bloquée dans les embouteillages. La camionnette qui apporte le repas est coincée sur le pont de l'Attargette. Les moutons qui figurent dans le premier spectacle sont encore à 20 kilomètres de là.

Il est 20 h. Les jeunes du Lycée de Soissons se sont habillés pour le bal. Les danseurs de *Dances libres* ont fini de peindre leur corps de couleurs tendres. Dehors, la neige a terminé son ballet. Dans le théâtre, la chaleur monte. Quelques armentériens courageux arrivent à pied en même temps que les lillois qui ont pris le train et nous attendons ceux qui auront mis près de trois heures et demie pour arriver.

Le spectacle peut commencer. La – presque – nudité des danseurs et du pianiste et la douce naïveté de leur chorégraphie ludique nous réchauffent le cœur. Quelques pas de "Charleston" et de "Shim Sham Shimmy" plus tard dans les ors du salon d'honneur de la mairie, le festival tire sa révérence.

De blanc vêtu, ce dernier soir aura sans doute été inoubliable pour les quelques privilégiés qui auront profité de ces moments d'exception.

Eliane Dheygere



## Clair obscur

A propos de la pièce *Dances libres* de Cecilia Bengolea & François Chaignaud, au Vivat vendredi 3 février

Que dire des *Dances Libres* de François Chaignaud et Cecilia Bengolea dans leur revisitation de l'école de Malkovsky ? La présence étrange des corps dénudés et colorés des interprètes déplace les codes de la représentation. Il y va même de la fascination dans ce que ces figures insolites exhibent. La présence illuminée de Cecilia Bengolea, Lenio Kaklea, François Chaignaud, Mickaël Phelippeau, du pianiste Aurélien Richard qui joue sans effets et le charisme de Suzanne Bodak nous ravissent.

Le répertoire de Malkovsky de la Danse Libre se construit sur un style et une technique qu'il expérimente à travers l'enseignement. Aujourd'hui sur le plateau, c'est Suzanne Bodak qui d'un regard omniprésent conduit et encourage ses disciples n'hésitant pas à gronder Mickaël lorsqu'il ne donne pas bien la main dans la ronde. En solo ou à plusieurs, ils exécutent avec application la leçon, se regardant les uns les autres avec bienveillance. Le tirage au sort des pièces et de leur interprétation (avec ou sans musique, avec ou sans danse), donne lieu à des propositions variées parfois surprenantes mais toujours interprétées avec soin et précaution. Parfois, un des danseurs guide ses compagnons en les accompagnant d'une pantomime affectée. Le jeu est curieux, si l'on s'y prend. Le spectateur assiste au double jeu de la relation maître élève et de qui, des interprètes ou du chorégraphe, manipule l'autre.

La vocation de ce spectacle est de transmettre et de diffuser un répertoire historique. La pétulance de la danse des interprètes, la grâce de François élèvent la composition désuète et surannée des exercices de Malkovsky au statut de spectacle au demeurant charmant.

Pascale Logié

## Le son d'une nuit d'hiver

A propos du *Bal nègre* de la compagnie I.D.A. Mark Tompkins, au salon d'honneur de la mairie vendredi 3 février

La neige en a découragé plus d'un. Les amateurs de danse qui participent au "bal nègre" se sentent privilégiés en montant les prestigieuses marches de la mairie. C'est dans ce cadre grandiloquent qu'ils sont invités à s'initier aux "dances noires". Salon coloré et airs jazzy, ils sont quelques dizaines à venir se tenir chaud dans cette ambiance cosy et conviviale.

Accueillis par le duo de danseurs de Mark Tompkins, Yulia Tokareva et Mathieu Grenier, bras dessus, bras dessous, le public se restaure et assiste à quelques démonstrations des professionnels de la danse. De tout âge et de tout niveau, les armentériens profitent d'un cours de danse particulier. Cakewalk, Charleston, Lindy Hop ou encore Shim Sham Shimmy, ils embrassent la culture noire-américaine dans un plaisir non dissimulé. Quelques rires moqueurs, quelques visages crispés, la difficulté des pas ne les repousse pas. Enthousiastes, les jeunes en option art au lycée Gérard de Nerval de Soissons prennent volontiers part à la danse. Un peu d'improvisation et beaucoup de technique, ils enchaînent les petits pas et grands accents tels des danseurs de claquettes. Pour reprendre leur souffle entre deux danses, quelques chansons de la pièce *Black'n'Blues, a minstrel show* de Mark Tompkins et un extrait d'*Hellzapoppin* (1941) de Henry Codman Potter. Epatés ou découragés, les participants restent stupéfaits devant le rythme fou des jeux de jambes. Dissimulés dans la foule, les talentueux danseurs de Mark Tompkins accompagnent les amateurs. Souriantes et agréables, ils captivent le public tant par leurs costumes de circonstance – robes de Charlestown, paillettes et gros nœuds pour les filles et costume d'époque pour le danseur – que par leur technique. Leur accessibilité réjouit les danseurs d'un soir, comblés d'avoir pu se téléporter dans les clubs américains des années 1920-1930, le temps d'une dernière danse.

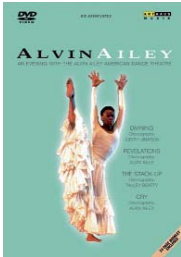
Flore Maréchal

## C'EST PARU (et à voir)

*An evening with the Alvin Ailey American Dance Theater.*

Ce DVD est une réédition de quatre pièces qui appartiennent au répertoire de la Alvin Ailey Dance Company. On y retrouve quelques moments essentiels de la Afro American Dance, bien présentés dans un livret historique. Outre deux pièces du maître Ailey (1931-1989) lui-même, dont le mythique *Revelation* (1960) et le fameux solo *Cry* (1971), créé pour Judith Jamison, on verra une pièce de cette dernière et une – rare – de Talley Beatty, *The Stack-up*. La captation vidéo est effectuée au plus près des interprètes et se joue des perspectives du plateau. L'image met ainsi en valeur la danse flamboyante et les costumes spectaculaires. Pascale Logié

Référence : 100453 - Label : ARTHAUS - EAN : 0807280045390



## SUR LE VIF PAR GILLE MAILLET



"LE BAL NÈGRE"

## LE PETIT BILLET (DE MARTIAL)

Hier soir, les plus grands absents étaient sans doute les moutons... Pour vous consoler j'ai convoqué les plus célèbres d'entre eux dans les spectacles de danse\*.

ouaf ouaf, ouaf ouaf,  
crr-crr, crr-crr,  
ik ik, ik ik,  
tssss, tssss,  
béÉÉÉÉ, béÉÉÉÉ,  
hMMMM hI,  
mÉÉÉ mÉÉÉ,  
grOUin groin,  
lÉon lÉAn,  
cOcÓ ??,  
Yierk ylerk.

\*Je tiens à signaler qu'aucun animal n'a été maltraité pour l'écriture de ce billet.

## Feuillets de style

Directrice de publication  
Eliane Dheygere

Rédacteur en chef  
Philippe Verrière

Secrétaire de rédaction  
Chloé Vincent

Équipe de rédaction

Laure Amoris, Elodie Berland,  
Pascal Cebulski, Clothilde Buisine,  
Martial Chmielina Verschaeve, Sophie Heux,  
Louise Laniez, Valentine Lecomte, Pascale Logié,  
Gille Mailler, Flore Maréchal, Antoine Pons,  
Clara Suzeau, Magali Venet, Chloé Vincent

Maquette Sébastien Charlet

Ce magazine n°6 (saison 2)  
a été édité à 100 exemplaires

# Feuillets de style

(LE MAGAZINE DU FESTIVAL VIVAT LA DANSE !)



6 SAISON 2

## Sommaire

FOCUS : *Le sida comme prise de conscience ; Au-delà du réel... ; Bilan du festival*  
RETOUR CRITIQUE : *Dances libres & Le bal nègre*



# Le sida comme prise de conscience

**Le sida a touché de plein fouet la société et notamment le monde de la danse. Plusieurs danseurs vont éprouver le besoin de lever le tabou dans leurs œuvres chorégraphiques. Une première étape dans l'engagement dont la danse n'avait pas l'habitude.**

Depuis l'identification du virus dans les années 1980, le sida a fait plus de 20 millions de morts. L'épidémie continue ses ravages et on déplore trois millions de nouvelles contaminations par an dans le monde. Cette véritable catastrophe a eu une influence très particulière sur la danse. Malgré quelques exemples historiques connus – *Table verte* (1932) de Kurt Jooss ou *Le Boulon* (1931), ballet soviétique composé par Chostakovitch, chorégraphié par Lopoukov et censuré par Staline – l'art chorégraphique n'a pas souvent montré d'intérêt pour la chose publique. Certes le New Dance Groupe pose en 1932 la danse comme une arme, mais la prise de conscience reste faible. L'épidémie du sida a changé les choses.

Parce qu'ils voyagent beaucoup en particulier aux États-Unis où l'épidémie a touché en priorité la communauté intellectuelle et parce qu'ils affichent une liberté des corps plus évidente, les danseurs sont à la fois plus volontiers victimes et plus facilement stigmatisés pour ce qui est encore qualifié, au début, de "cancer des gays". La prise de conscience en découle rapidement. Plusieurs chorégraphes ont produit des œuvres qui témoignent de ces changements.

Maurice Béjart est l'un d'eux. En 1997, il crée *Le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son éclat*. Ce ballet est notamment un hommage à la mort de son compagnon et danseur mythique de la compagnie, Jorge Donn en 1992, mais aussi à Freddie Mercury du groupe Queen, décédés tous deux prématurément à l'âge de 45 ans. Cette œuvre choré-

graphique fut clairement écrite contre le sida et ses ravages. Tout commence dans l'immobilité, sur la scène, les corps des quinze danseurs sont allongés et recouverts de draps blancs. Les corps gisent sous ces linceuls, pour ensuite, s'éveiller, se redresser et enfin s'animer. Sur un fond de scène noir et dépourvu, les danseurs vêtus de blanc font lumière. Au milieu du plateau, une chaise noire, autour de laquelle Gil Roman, seul en noir, esquisse quelques pas pour enfin s'élaner dans la danse. La mort fait place à la vie, l'inertie fait place aux mouvements.

Même si ressortent fortement une méditation commune, un deuil collectif, ce ballet déborde d'images, de couleurs et de danses. Les tableaux se succèdent : on peut parfois percevoir une infirmerie avec des brancards, puis un jardin d'enfants où les danseurs jouent dans des sphères. Tandis que les danseurs s'étirent, se penchent, se replient sur eux même et finissent tous couchés les uns sur les autres, pour se redresser, bras tendus, paumes ouvertes vers le ciel, Gil Roman se met à danser fougueusement sur toute la largeur de la scène, avec derrière lui des radiographies géantes de squelettes humains. Gil Roman ira jusqu'à dire naïvement "Vous nous avez dit faites l'amour pas la guerre. Pourquoi l'amour nous fait-il la guerre?". Alors, ce ballet, qui est un hommage aux victimes du virus, le célèbre dans une vitalité inouïe, sur les paroles de Queen : *The show must go on... !...*



Le presbytère. © DR

*Parfois l'histoire – y compris celle de l'art – regarde le monde par le bout de la lorgnette,* mais cette vision triviale n'est pas sans portée. Sans oublier les drames humains, la crise sanitaire déclenchée par l'épidémie de sida, constitue aussi un élément essentiel dans l'évolution de la danse. Le 9 décembre 1992, Bagouet décède du sida. La "Jeune Danse" se réveille mortelle, fragile. Elle, qui ne s'est jamais préoccupée de son patrimoine, se voit dans l'obligation de regarder le passé. Dès le mois d'avril, une association est créée et regroupe ses anciens interprètes, mais aussi des proches. L'association *les carnets bagouet* s'est avérée extrêmement efficace et aujourd'hui les pièces de Bagouet appartiennent au répertoire de plusieurs compagnies dont la moindre n'est pas l'Opéra de Paris. Mais, à peine la torpeur des fêtes de fin d'année estompée, le 6 janvier de cette année 1993, les médias annoncent la mort de Rudolf Noureev. Le tzar avait 54 ans et la "Jeune Danse" qui avait adoré le détester et l'admirer parce qu'il avait osé l'approcher, s'est mise soudain à douter. Deux articles, l'un dans *Le Monde* du 4 avril signé Sylvie de Nussac qui était alors la grande critique très respectée du quotidien du soir, l'autre, une interview de Jean-Paul Montanari, flamboyant et immarcescible directeur du festival de danse de Montpellier, dans *Libération* du 14 avril, donnent à ce mal la forme d'une crise de fond. Tout le monde se mit alors à gloser sur le vieillissement d'une génération et l'on entendit entonner le grand air des relèves qui ne viennent pas et de l'essoufflement. L'année suivante, Odile Duboc créait *Projet de la matière* et Jérôme Bel commençait son parcours qui aboutit en 1994 à *Non Donné par l'auteur*. La "Jeune Danse" engendrait la "Danse conceptuelle".

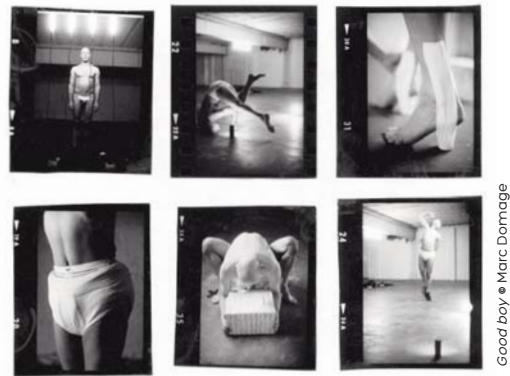
Philippe Verrièle

.../... Seulement un an après, Alain Buffard, artiste séropositif et affecté par le décès de son ami emporté par le virus, crée *Good Boy* en 1998.

Dans cette pièce, sous forme de solo, il réinvestit son propre corps, sida oblige, proposant de "reprenne le corps à zéro, de s'offrir une autre grammaire organique". Alors, même s'il danse un corps contraint par la maladie, il y danse aussi son refus de celle-ci. On pourrait même dire plus, il ne subit pas, mais utilise la maladie qu'il intègre à son propos artistique.

S'exécutant sous des néons et un décor aseptisé, un homme nu se scotche le sexe avec un énorme sparadrap. Puis, il le cachera en enfilaient un slip. Et plus tard une dizaine de slips blancs les uns sur les autres. Cette accumulation de slips deviendra couche-culotte. Les boîtes de médicaments, elles, trouvent une autre utilité sur scène, elles sont transformées pour devenir des talons hauts, fixées aux pieds du danseur. Au fil, du solo, l'image de l'homme se dégrade, qui y a-t-il d'encore humain chez lui avec sa démarche de canard. Est-il encore Homme ? Ou plutôt jusqu'à quand ? La fin rôde... Rage et impuissance se mêlent et éclatent à l'intérieur du corps du danseur et du chorégraphe, qui pourtant, durant toute la pièce déambule lentement. Dans cette pièce chorégraphique et autobiographique, Alain Buffard expose l'affirmation du sexe et son revers sombre, où l'amour peut devenir mort et maladie.

De 1988 à 1998, Alain Buffard s'était retiré du champ chorégraphique, c'est avec ce solo qu'il refait son apparition et veut lever le tabou sur ce virus. Ce corps malade veut encore et toujours danser, et trouve alors de nouveaux atouts dans sa faiblesse. Le mouvement dansé est lent, il favorise l'introspection de son propre corps à la performance dansée spectaculaire, et "désérotise" le corps du danseur... En effet, après dix ans d'absence, Alain Buffard éprouve le besoin vital de s'engager, de dénoncer, de déclarer, et de mettre en corps sur scène cette maladie, sa maladie...



Good boy © Marc Dormage

Au-delà du divertissement, l'engagement reste au cœur de la création chorégraphique. Ce qui ne peut être dit par des mots est énoncé et dénoncé par des gestes. La maladie, et notamment le sida, bouleverse et change le corps du danseur. Ce corps, dans lequel s'incarne la maladie, est également le lieu d'un langage. Il devient donc à la fois objet et sujet d'une ultime danse.

Sophie Heux, Clara Suzeau et Laure Amoris

# Au-delà du réel...

**Que faire quand rien de ce qui a été planifié à tous les niveaux de la structure culturelle (programmation, administration, plateau technique, accueil du public) ne se passe comme prévu ? A Armentières, le 3 février de l'an de grâce 2012, la question s'est posée.**

Hier soir, la clôture du festival *Vivat la danse !* a été perturbée. L'hiver s'est invité à la soirée tel un hôte perturbateur. Manquait une partie des figurants, coincés sur la route quelque part entre la neige et le verglas. Peut-être étaient-ils partis à la recherche du public de Lille, délaissés par une navette perdue dans le vide de l'espace hivernal. Tout cela prête à rire, bien sûr. Reste que pour l'institution organisatrice de la soirée, ce furent de réelles difficultés.



Il faut toujours bien lire... surtout les textes écrits en petit ! © Feuilles de style

La poussée de tension de l'administratrice ? Les risques cardiaques accrus pour l'équipe technique ? Même si c'eût été le cas, le cœur du problème n'aurait pas été là. De telles circonstances posent la question du cas de force majeure. Cette situation est strictement définie par la loi : "Est considéré comme cas de force majeure ce qui est imprévisible, extérieur et irrésistible." (1) S'applique-t-elle à la soirée d'hier ? En février, une chute de 50 000 micromètres de neige était prévisible et avait d'ailleurs été annoncée par la météo (non, il ne s'agissait pas d'une catastrophe naturelle...). Le Vivat

ne possédant pas le pouvoir d'influencer les éléments, ces intempéries étaient bel et bien extérieures à l'organisation de la soirée. Quant au terme "irrésistible", c'est aux *Dances libres* et au *Bal nègre* (!) qu'il a été appliqué par un certain nombre de personnes, présentes envers et contre tous les flocons. Pour les compagnies, il existe aussi des situations assimilées à des cas de force majeure, comme quand un artiste tombe malade. Mais cela n'arrive que très rarement. Le cas de force majeure peut donc ici être rangé sur les étagères d'une bibliothèque de droit.

L'annulation est une épée de Damoclès suspendue au-dessus du spectacle vivant. C'est pourquoi elle est contractualisée au cas par cas entre la structure organisatrice et les compagnies qu'elle engage. Elle l'est également entre ladite structure et le public : au dos des billets de spectacle se trouvent les termes qui régissent leur vente et leur utilisation. Ainsi, au verso des billets du Vivat peut-on lire : "Les billets ne sont ni repris ni échangés" ou "En cas d'annulation de la manifestation, le remboursement se fera aux conditions de l'organisateur". Tout acquéreur d'une place de spectacle souscrit à ce contrat.

Hier, tous les artistes étaient en pleine forme et il y avait du public. En conséquence, la question de l'annulation ne s'est pas posée. L'équipe du Vivat s'est concertée pour savoir avec quel retard la représentation allait commencer. Les personnes responsables du bar étaient prêtes à pallier l'absence du repas d'après-spectacle pour les artistes, tout en bénissant l'inventeur du croque-monsieur. Et tout le monde était de bonne humeur, même si une légère frustration était perceptible. Pour Mélanie Hanscotte, l'administratrice du Vivat, il était "un peu dommage de finir le festival avec moins de monde que prévu. Mais il faut savoir prendre les choses avec un peu de distance" (2)... et des pneus-neige afin d'assister à tout le festival.

A bon spectateur de l'édition 2013, salut !

Clothilde Buisine

(1) entretien du 03.02.12 avec l'administratrice du Vivat  
(2) ibid.

# Bilan

**La neige en vedette de la clôture de Vivat la Danse ! N'en déplaise à certains, ce fût la neige et les galères des spectateurs qui finirent par voler la vedette aux spectacles programmés en cette fin de festival. Mais ce serait bien maladroit de réduire le bilan de cette quinzième édition du festival à quelques aléas climatiques ponctuels.**

Une programmation éclectique durant cette semaine, parfois très "danse" comme le *Je suis venue* de Yalda Younes et Gaspard Delanoë ou les *Dances Libres* de Cecilia Bengolea et François Chaignaud en clôture du festival ; et d'autres propositions beaucoup moins dansées à l'image des *60 minutes d'opportunisme* de Ivana Müller.

Des expériences sensibles, ouvrant le débat de "Qu'est-ce qu'un spectacle ?", comme l'hypnotique pièce de Joris Lacoste *Le vrai spectacle*.

Une édition donnant donc l'impression d'un puzzle artistique, mais bien constituée de propositions originales, déroutantes et toujours sincères.

Si les spectateurs français ont semblé séduits par cette programmation, nos amis belges étaient conviés également au festival.

Pour cette première édition en partenariat avec le centre artistique BUDA de Courtrai, nos voisins Flamands étaient donc invités à venir découvrir la programmation de cette édition. Le retour d'expérience est on ne peut plus positif : du côté du public flamand, agréablement surpris de découvrir des propositions artistiques aussi exigeantes à Armentières, et du côté de la direction du BUDA, ravie de conquérir ainsi un nouveau public qui ne fréquente habituellement pas la structure. A l'heure de l'Europe, l'expérience est donc à renouveler.

Ce projet d'échanges internationaux entre la France et la Belgique, nommé "Trottoirs", ne se contente pas "d'échanger" les publics, il permet également la mise en place d'actions autour des spectacles.

Cette fois, côté français, pour les aficionados, toute une kyrielle d'actions autour des spectacles : d'une "Initiation aux danses qui swingent" avec la C<sup>o</sup> IDA Mark Tompkins, à une expérience participative animée par Bérénice Legrand avec des lycéens d'Armentières formant les Brigades d'Interventions Sensibles, en passant par l'installation plastique de Antoine Defoort dans le hall du Vivat durant tout le festival...

Autant de possibilités pour les spectateurs, habitués ou non, d'aller plus loin que le simple spectacle. En terme de fréquentation, ces actions ont drainé à chaque fois des groupes de 15 à 30 personnes, chacun vivant une expérience différente, proche des artistes, en complicité.



Une des affiches du festival "customisées" par des spectateurs et présentées dans le hall © Feuilles de style

Sans fanfaronnerie excessive et simplement du point de vue des chiffres, le taux de remplissage des spectacles de cette semaine frôle les 100%. Un total de 841 spectateurs – oui, les statistiques ne souffrent pas à peu près ! – venus découvrir le travail de neuf compagnies et un artiste plasticien, au Vivat bien sûr, mais également à la Mairie d'Armentières et à l'Eglise Saint-Vaast.

Les chiffres sont en hausse par rapport à l'édition précédente mais rien n'est gagné, l'exigence du monde de la culture d'aujourd'hui poussant toujours plus les structures à conquérir spectateur après spectateur, et surtout à les fidéliser.

A l'année prochaine donc !

Antoine Pons